

IDENTITÉS ACADÉMIQUES ET GÉNÉRATION ITINÉRAIRE DE THÈSE

MONIQUE LANDESMANN¹

La thèse constitue une étape fondamentale dans l'initiation d'un chercheur, qui probablement aura des effets sur sa trajectoire intellectuelle et académique. On y confronte des difficultés diverses de toute nature, quelques-unes très sérieuses que même des chercheurs confirmés n'ont pu résoudre. Le désir de mener à bon port cette entreprise est souvent imprégné de l'angoisse de ne pas y parvenir à temps. À tout moment des décisions sont prises dans la recherche, parfois sous le signe de l'urgence, parfois pour s'évader de la paralysie. Une fois la thèse conclue, il est parfois difficile de reconstruire les rationalités et aussi les motifs parfois inconscients qui ont "ordonné" l'itinéraire de la recherche. C'est souvent au cours des nouvelles difficultés que l'on confronte *a posteriori* que l'on reprend conscience des carrefours rencontrés préalablement et des choix que l'on avait opérés. Refaire cet itinéraire est un défi très salutaire, sous bien des points de vue. La différence avec l'itinéraire original c'est qu'il n'y a plus d'Itaca² et que la seule chose qui compte dans ce chemin à rebours c'est le voyage et les richesses du parcours.

J'ai mis presque sept ans à faire ma thèse. Je sais que la

réflexion que je peux faire sur mon travail est très partielle et trop insuffisante ; je la pense à long terme. J'évoquerai dans ce travail surtout les écueils que j'ai rencontrés, dont certains sont mieux délimités aujourd'hui, une fois la thèse conclue. J'espère que ce premier bilan sera de quelque utilité aux lecteurs qui, d'une manière ou d'une autre, se trouvent eux aussi engagés dans un itinéraire de doctorant.

LA DOUBLE APPARTENANCE

Enseignant-chercheur à l'Université Autonome du Mexique (la UNAM), j'ai fait mon DEA en Sciences de l'Éducation à Nanterre et c'est à Mexico que j'ai conduit ma thèse. Elle s'est donc réalisée dans des conditions peut-être différentes de celles qui caractérisent le travail de recherche des étudiants français. D'un côté je crois avoir bénéficié de certains avantages par rapport à la situation bien difficile de certains enseignants qui ont de fortes obligations d'enseignement. Étant enseignant-chercheur, j'ai disposé d'un temps commode de travail pour réaliser la recherche. J'ai même pu avoir un financement pour payer les

1 Le titre de ma thèse est le suivant : *Identités académiques et génération. Le cas des enseignants de biochimie de l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM)*. Thèse de doctorat de l'Université de Paris X-Nanterre, (1997). Je remercie Nelly Leselbaum de ses indications précieuses pour la réalisation de cet article.

2 Poème de Constantin Cavafis. *Poemas completos*. México : Juan Pablos ed.

frais de transcription des entretiens que j'avais réalisés, ce qui m'économisa un certain nombre d'heures de travail³.

Par contre, le fait d'élaborer la thèse hors du contexte académique français a présenté bien des désavantages que j'ai dû essayer de pallier plus ou moins bien. La direction de thèse a dû se faire dans des conditions singulières. Le choix du directeur constitue une décision presque aussi importante que le sujet de la thèse. Malheureusement, aucun des enseignants de Nanterre habilités alors à diriger des recherches travaillaient le thème qui m'intéressait alors : l'enseignement supérieur et l'étude des agents universitaires. J'ai donc pensé que deux critères pouvaient entrer en jeu : le rapport personnel déjà établi avec l'un des enseignants de Nanterre d'un côté, et de l'autre une grande ouverture d'esprit de la part de cet enseignant : avoir la certitude que mon travail et mes approches allaient être respectés. Jean-Claude Filloux a largement répondu à mes attentes à ce sujet et je lui en suis reconnaissante. Par ailleurs, j'ai bénéficié aussi du fait qu'il a réalisé deux voyages au Mexique durant mon parcours. Il est évident que cette condition n'est pas idéale et que j'aurais aimé avoir eu des échanges beaucoup plus fréquents. Cependant, le travail avec mon directeur et ses apports ont été très importants. Un des grands obstacles de la thèse est, à mon avis, l'imaginaire que l'on se fait sur les exigences concernant le travail, une situation qui est beaucoup plus complexe lorsque l'on n'appartient pas à la tradition académique de l'université française, - ce qui est le cas de tout étudiant étranger -. L'autorisation du travail devient un facteur fondamental lorsque l'on travaille seul et loin de l'université. J'ai cherché ici au Mexique un interlocuteur qui lui-même avait fait un doctorat en sciences de l'éducation à Paris V et qui

m'accompagna dans mon trajet, jouant à son tour un rôle clé dans mon parcours⁴.

Faisant une thèse en France mais sur un problème qui concerne l'université mexicaine, j'ai senti que je devais conquérir une légitimité dans les deux communautés académiques, ce qui multiplia les exigences sur le travail de thèse, exigences parfois difficiles à rassembler. Comme tous les thésards, j'ai souffert de solitude dans mon travail. Il n'est pas toujours facile de trouver des écoutes disposées à tolérer les inquiétudes, les obsessions et les angoisses d'un étudiant de doctorat. J'ai quand même eu la chance de partager mes incertitudes et réjouissances avec une autre étudiante de doctorat qui travaillait un thème proche du mien. Mais le fameux refrain : "peine partagée moitié peine, joie partagée joie double" ne trouvait pas toujours sa vérification dans la "comptabilité" d'un thésard. Étant sans attache pratique à un programme de doctorat, je ne pus bénéficier d'un séminaire où je pouvais présenter régulièrement les progrès de ma recherche. Ce dernier dispositif me semble essentiel pour la formation du chercheur. Plus que les congrès, ce sont les contacts informels qui m'ont parfois permis des échanges enrichissants⁵. En général, il est rare qu'un chercheur refuse une aide. Il s'agit d'avoir de l'initiative, de créer des groupes de recherche et des espaces pour échanger des points de vue avec des collègues. La solitude du thésard n'est pas à mon avis une fatalité.

Ma situation particulière activa le conflit de ma double appartenance identitaire et linguistique⁶. Dans chacun de mes voyages en France, j'essayais de remettre à jour mes lectures⁷. En même temps, pour me replonger dans ma langue maternelle je décidai, les trois dernières années, de choisir mes livres de chevet dans la littérature française. J'écrivais mon

3 Je suis reconnaissante au "Programa Interinstitucional de Investigación sobre la Enseñanza Superior" de l'Universidad Autónoma de Aguascalientes" de m'avoir donné cet appui financier.

4 Toute ma reconnaissance va à Alfredo Furlán.

5 Je me rappelle par exemple de l'accueil bienveillant que je reçus de la part des chercheurs du Centre de Sociologie de l'Éducation et de la Culture à la Maison des Sciences de l'Homme. De l'assistance de Michel Pinçon et de Marie-Françoise Fave-Bonnet, des conversations informelles avec Jacques Ardoino, entre autres.

6 Je vis au Mexique depuis 33 ans.

7 Dans ce sens-là, j'ai eu aussi la chance de compter sur la solidarité de Français et Mexicains qui faisaient le voyage entre les deux continents et m'apportaient mon matériel de lecture. Je voudrais remercier tout particulièrement à ce sujet Antoinette et Bertrand Schwartz.

texte directement en français. Je dus traduire de l'espagnol une grande partie des entretiens que j'avais enregistrés et je fis réviser la dernière version de mon travail par un professeur de français de Mexico. J'ai conservé avec un tout petit peu d'orgueil l'unique page de toute la thèse (423 p.), sans corrections du français.

DEVENIR CHERCHEUR AUTONOME

Ce sont surtout des raisons personnelles plus que professionnelles qui m'ont amenée à faire des études de doctorat en France. Voulant profiter des avantages de ma première année sabbatique, j'avais décidé d'aller faire un stage de quelques mois pour faire de la recherche en France. Mon motif le plus profond était en fait de reprendre contact avec la France que j'avais quittée de nombreuses années auparavant. J'y étais restée liée d'un point de vue affectif, culturel et professionnel. L'influence française - celle des chercheurs en sciences sociales et humaines, que ce soit dans le domaine de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie, de la littérature ou de l'éducation - est très forte dans ma formation, comme dans celle de nombreux enseignants mexicains. J'avais donc beaucoup à apprendre d'un retour aux origines. C'est Jean-Claude Filloux, de passage au Mexique, qui donna de la viabilité à mon projet en me suggérant d'aller faire un Doctorat en Sciences de l'Éducation à Nanterre. Je suivis heureusement ses conseils et fis mon DEA. Une fois sur le chemin, il semblait plus que naturel de faire la thèse. J'avais reçu une bourse pour faire le DEA et je ressentais l'obligation morale de terminer mon doctorat⁸. Ayant eu auparavant une

expérience collective de recherche, j'étais devenue désireuse de mener seule, dès lors, un projet sur un thème qui m'intéressait.

LA GENÈSE DU SUJET

Discontinuités et ruptures caractérisent bien des trajectoires académiques des universitaires mexicains. Comment les expliquer ? Existait-il une "logique" occulte qui puisse rendre compte d'un "ordre" apparemment arbitraire des parcours des enseignants mexicains ? Quelle était l'influence des trajectoires sociofamiliales et scolaires sur ces trajectoires académiques ? Celles-ci furent les premières questions qui déclenchèrent le début de la recherche épistémologique. Elles ont eu plusieurs "lieux de naissance". En premier, ma propre trajectoire. Il serait trop long d'en décrire ici les cheminements hasardeux, mais à titre d'exemple je pourrais signaler que j'ai suivi à la Sorbonne une licence en sciences puis un 3^e cycle en génétique. Au Mexique, je suis devenue enseignante de biochimie à la Faculté de Médecine. Puis je donnai des cours de planification éducative dans les sciences de la santé⁹. Par la suite, je fis une maîtrise de Médecine sociale¹⁰ et je commençai à m'intéresser à la pédagogie. Après une courte expérience de recherche en éducation, j'abordai mon doctorat en sciences de l'éducation à Nanterre.

Mes interrogations trouvèrent leurs origines aussi au cours de mes pratiques de formation auprès des enseignants de la UNAM. Je m'étais rendu compte, avec des collègues, que ces ruptures étaient le lot de bien des enseignants mexicains, surtout à partir des années 70, date où l'enseignement supérieur mexicain connut la plus grande croissance de ses effectifs

8 La question n'est peut-être pas autant pourquoi on commence une thèse, mais comment fait-on pour la terminer. J'ai souvent eu envie de l'abandonner. Cependant les exigences chaque fois plus pressantes du diplôme au Mexique ne m'ont pas permis de me laisser séduire par cette idée.

9 Dans les années 70, il y a eu au Mexique d'importants mouvements de réforme éducative, tout particulièrement dans les facultés des sciences de la santé. Ces réformes ont demandé le développement de nouvelles stratégies dans la planification éducative (au niveau du curriculum, de l'élaboration des programmes scolaires et de matériaux didactiques) et dans la formation des enseignants.

10 Il s'agissait d'un programme d'orientation marxiste engagé dans une nouvelle représentation de l'origine sociale de la maladie, l'épidémiologie sociale et aussi à la recherche de nouveaux modèles d'attention médicale davantage concernés par les problèmes de santé des majorités les plus défavorisées socialement.

et lorsque les universités souffrirent de profondes transformations éducatives, politiques et administratives. Cette situation se trouva confirmée par une recherche sur les identités des enseignants de la UNAM que nous fîmes en équipe à partir d'entretiens approfondis avec des professeurs. Divers facteurs semblaient alors être mis en cause : l'histoire de l'institution, les caractéristiques de la discipline et l'histoire de la personne du professeur. Je décidai donc de prendre comme thème de thèse ce phénomène. J'entrevois la nécessité de reconstruire les trajectoires d'enseignants chercheurs, dans le domaine de la biochimie, en élaborant un ensemble de dispositifs orientés à la connaissance des transformations institutionnelles, de la discipline et des trajectoires sociofamiliales, scolaires et professionnelles des enseignants.

LES ÉTAPES DE LA RECHERCHE

LE TRAVAIL EMPIRIQUE

Homo Academicus fut mon principal ouvrage de référence pour commencer la recherche. C'est celui qui m'a permis de commencer à structurer le guide d'entretien. Je démarrai assez vite le travail empirique. Trop vite il me semble maintenant. J'avais décidé de faire des histoires de vie sans faire une recherche approfondie sur la méthode et avec un état de la question trop peu élaboré. J'aurais aussi dû commencer mon travail d'entretiens après avoir mieux pris connaissance du terrain, faire une revue de la littérature et une recherche documentaire préalables. Ceci est une des recommandations de Pierre Bourdieu qui me semble des plus justes. Cela m'aurait évité des maladresses dans les entretiens et m'aurait permis une compréhension plus rapide de mes interviewés. C'est en fait tout au long d'un travail empirique que j'ai progressivement construit mes outils méthodologiques et conceptuels¹¹. Je pus ainsi adapter ces outils aux découvertes faites sur le terrain, au lieu d'imposer des concepts rigides et des techniques peu sensibles à la réalité que je me proposais d'étudier. Le travail en fut plus riche, mais plus chaotique aussi et

certainement plus long. Je travaillais sur un champ de recherche – l'étude des universitaires – peu développé à cette époque, en particulier pour le Mexique. Un travail de terrain poussé était donc nécessaire. J'acquis aussi la conviction que c'est dans le travail empirique que la pulsion de savoir est la plus vigoureuse et qu'elle est susceptible de produire des étincelles. Cela exige un engagement total, psychique, intellectuel, éthique, épistémologique. À ce jeu, le chercheur se donne tout entier. C'est, à mon avis, la phase la plus passionnante de la recherche.

Peu à peu j'ai construit mes propres critères de travail pour la réalisation des entretiens approfondis : faire un journal de bord ; ne pas faire simultanément des entretiens à différentes personnes, étudier, avant l'entretien, la plus grande documentation possible sur la personne que l'on va interviewer, faire des observations ethnographiques sur le lieu de l'entretien, se donner du temps entre les différentes sessions pour réfléchir et assimiler le travail des sessions précédentes et analyser sa propre implication, adapter le guide d'entretien à chaque personne, assurer une conduite flexible de l'entretien, etc. Ceux-ci sont quelques-uns des conseils que je pourrais donner à ceux qui se lancent dans l'aventure des entretiens approfondis. Il va sans dire que de nombreuses difficultés ont été rencontrées en cours de route. Je signalerai deux problèmes fondamentaux que je pense n'avoir pas bien résolus, dus peut-être à mon manque de préparation, mais aussi parce qu'ils sont insuffisamment traités dans la littérature :

Une ambiguïté de postures

Le premier problème a à voir avec la place qui est occupée par l'autre dans l'entretien : comme objet ou comme sujet. Sur ce thème, il y a au moins deux positions selon les disciplines de recherche. Dans certaines approches, la tendance dominante est de considérer l'autre comme une source d'informations qui enrichit la connaissance d'un problème particulier. Dans l'approche clinique, il s'agit plutôt de favoriser un travail sur soi chez la personne interviewée. Dès le début, ma demande fut ambiguë : je désirais à la fois reconstruire l'histoire institutionnelle et les itinéraires bio-

11 À ce sujet, je suivis plusieurs séminaires. Particulièrement un séminaire sur l'histoire orale et un autre avec Vincent de Gaulejac sur "Histoire de vie et roman familial".

graphiques. Il me fut parfois très difficile d'obtenir chez certains des enseignants une posture plus autonome et un engagement de leur soi dans la recherche. J'attendais d'eux qu'ils s'approprient la recherche et qu'ils en assument le sujet et ne le vivent pas comme objet extérieur à eux. Je me suis rendu compte *a posteriori* que l'ambiguïté de ma demande tenait en partie au fait que je travaillais dans une perspective ethnosociologique, c'est-à-dire à cheval sur deux traditions épistémologiques différentes¹².

Un problème d'ordre éthique

Probablement plus grave et délicat que le précédent, mais sans lui être étranger, c'est le problème de nature éthique qui traverse ce type de recherche. Une des difficultés du traitement de ce problème, c'est qu'il est intimement lié au problème épistémologique et qu'il se pose de manière spécifique dans chacune des étapes et des moments de la recherche. Je ne reprendrai pour le moment que ce qui concerne l'établissement du contrat de recherche avec les interviewés. Dès le début des entretiens un double contrat, à la fois formel et informel, s'est établi pour leur réalisation. Le premier est explicite et verbal. Il s'est donné principalement en rapport à l'anonymat et les conditions de publications, sur lequel je reviendrai plus tard. Un des buts de ce contrat formel est de convaincre l'autre, d'être partie prenante de la recherche et de créer ainsi un climat de confiance. Je pense que ce contrat, dans mes recherches, a été insuffisamment explicité en raison de mon inexpérience et de mon manque de prévision. Quant au "contrat" informel implicite, il est en partie le résultat des attentes inavouées et souvent inconscientes chez chacun des acteurs¹³ (Geertz, 1968). Bourdieu (1993) signale à ce sujet : "*Mais jamais contrat n'est aussi chargé d'exigences tacites qu'un contrat de confiance*". Une recherche continue sur les attentes qui étaient en jeu aurait dû être poursuivie tout au long des entretiens.

L'INTERPRÉTATION

J'avais reconstruit l'histoire de vie de dix enseignants de biochimie ; cela représentait un corpus d'environ 1 000 pages à analyser. De même, j'avais fait des recherches sur le contexte institutionnel et disciplinaire des trajectoires académiques des biochimistes. Je dus confronter alors le plus grand problème de la thèse : celui de l'analyse et de l'interprétation des données empiriques. En fait, comme le signale bien Daniel Bertaux (1997), l'interprétation commence dès le début des entretiens et j'ajouterai, dans mon cas, dès l'élaboration du guide d'entretien, dans la mesure où j'étais partie de certaines "hypothèses" et catégories issues de l'œuvre *Homo Academicus*. Comme le signale aussi Bertaux (1997) : "*Les récits de vie ne livrent pas d'emblée tous leurs secrets*" et un travail d'interprétation est nécessaire. Par ailleurs, les récits de vie recueillis révélaient un nœud complexe de phénomènes que je n'avais pas envisagés dans mes hypothèses au départ. Je ne savais pas non plus comment rendre compte de dix récits singuliers. Je m'interrogeais aussi sur le type de connaissance auquel je pouvais prétendre : une connaissance de caractère général, la production de nouvelles hypothèses et éventuellement de nouveaux concepts. Ou était-ce une description profonde tel que Geertz le propose. Malheureusement je n'ai pas eu conscience, alors, que certaines de mes difficultés pour l'interprétation provenaient d'une inscription de ma recherche dans deux traditions épistémologiques différentes, l'ethnographie et la sociologie, comme je l'ai déjà signalé.

Solutions au problème de l'interprétation

Intuitivement j'adoptais une combinaison d'éclairages pour produire une nouvelle intelligibilité de la réalité étudiée et sortir de l'ombre certains phénomènes qui avaient été peu abordés jusqu'alors par les recherches sur les universités.

D'un point de vue éthique, cette diversité d'éclairages

12 Maintenant que la thèse est terminée, j'ai pu lire le livre *Les récits de vie* de Daniel Bertaux (1997) et constater que, comme lui, mon travail se situait dans une perspective ethnosociologique, ou plus exactement ethnosociohistorique. Par perspective ethnosociologique, Daniel Bertaux désigne une recherche dont le travail empirique s'inspire de la tradition ethnographique mais qui construit ses objets par référence à des problématiques sociologiques.

13 A ce sujet, Clifford Geertz (1968) signale : "Le rapport entre un anthropologue et son informateur repose sur un ensemble de fictions partielles qui ne sont qu'à moitié reconnues".

prétendait éviter un détournement du sens des propos des biochimistes et, comme le propose Bourdieu (1993) dans *La Misère du monde*, atteindre la “*conversion du regard*”, la compréhension de l’autre “*dans sa raison d’être, dans sa nécessité*”.

■ Une première source d’intelligibilité est l’horizon théorique employé. Je dus élargir celui-ci, car les concepts de Bourdieu ne rendaient pas à mon avis suffisamment compte, entre autres, de l’importance des processus relationnels dans la constitution des trajectoires et des identités académiques. Les concepts de Claude Dubar (1991), processus biographiques et relationnels, ont complété ma grille de lecture théorique¹⁴.

■ J’utilisais un des principes méthodologiques de la sociologie : l’usage de la comparaison et la recherche de récurrences pour identifier des phénomènes sociaux communs aux différentes trajectoires. J’accédais à une typologie des parcours et j’établissais des comparaisons entre ces parcours. Ceci me permit de comprendre que l’unité première d’analyse n’était pas les trajectoires ou parcours individuels, mais renvoyait à la notion de génération.

■ En m’inspirant de l’ethnographie et pour rendre compte “du social en train de se faire”, j’ai pu aussi reconstruire, à l’intérieur de chaque génération, les itinéraires singuliers, ce qui m’a permis d’expliquer les différences de parcours entre générations et aussi les différences d’itinéraires entre les membres d’une même génération.

■ Ce travail ethnographique avait pour principe de me conduire à la reconstruction de la dimension diachronique des narrations. Cette dimension historique se voyait aussi réalisée en contextualisant les itinéraires par rapport aux principales conjonctures universitaires vécues par les individus.

POUR QUI ÉCRIT-ON UNE THÈSE ?

L’ouvrage que je me proposais d’écrire était une thèse, qui, pensais-je, allait trouver refuge dans une

bibliothèque en France. Mon travail semblait être à l’abri de certaines lectures que je craignais : celles de mes collègues les plus critiques du Mexique. Mais aussi de l’éventuelle “susceptibilité” de la communauté des biochimistes. Pourtant, le travail semblait avoir suivi scrupuleusement la déontologie établie traditionnellement. J’avais, au moment de l’interprétation, soigneusement éliminé les données et les confessions qui auraient pu être mal interprétées par les lecteurs. J’avais aussi évidemment respecté l’anonymat de mes biochimistes.

Pourtant, aujourd’hui, lorsque je relis ce travail, je commence à avoir des doutes sur ce qui pourrait faire l’objet d’une publication. Et, par là, je mets en cause mon propre regard et de nouveau j’en reviens au problème de l’éthique. Comment savoir ce qui peut gêner l’autre ou non ? Ce qui fait partie de son intimité et ce qui n’en fait pas partie ? Ce qui peut être public et ce qui ne peut l’être ? Dans quelle mesure n’ai-je pas projeté moi-même ma propre vision du monde et mes valeurs, lorsque j’ai éliminé certains matériaux et délibérément choisi d’autres ?

Par ailleurs, le respect de l’anonymat ne résout qu’en partie ces problèmes. En effet je peux supposer, qu’au-delà de l’identité individuelle, ce qui est aussi en jeu c’est l’identité de toute une communauté, celle des biochimistes de la Faculté de Médecine, voire celle des biochimistes universitaires.

En me rassurant par le fait que la thèse ne serait pas lue par “les membres de la tribu” sur laquelle j’avais travaillé, j’ai fait malheureusement l’économie d’un travail éthique plus profond qui, à mon avis, devrait faire partie de tout travail de thèse. Il me semble que lorsqu’on écrit une thèse, comme lorsqu’on écrit un livre, on doit se poser et répondre à la question : pour qui et pourquoi écrit-on ? Aujourd’hui, je suis confrontée au défi de la publication, car je ne peux pas penser que cinq ou six ans de ma vie, au-delà de la certification que j’ai obtenue, dorment dans un coin commode d’une bibliothèque française.

Il existe un engagement de ma part de communiquer

14 Les processus biographiques, selon Dubar, ont à voir avec la construction, dans le temps, des identités sociales et professionnelles à partir des catégories offertes par les institutions. Il s’agit d’un processus actif d’identités pour soi, appelées identités sociales réelles qui trouvent sens dans les trajectoires sociales des individus. Les processus relationnels mettent l’accent sur le mécanisme de constitution des identités, à partir du phénomène d’attribution d’identités par les institutions ou bien des agents qui sont en rapport avec l’individu produisant des identités sociales virtuelles.

aux biochimistes les résultats de la recherche. Cela me demande une révision de la thèse afin d'orienter la communication vers les conclusions qui peuvent avoir un sens pour l'ensemble de cette communauté. Ceci m'obligera à repenser et à préciser les termes de la publication et à rétablir, dans la mesure du possible, un nouveau contrat avec les professeurs.

LA SOUTENANCE

J'ai eu la chance d'avoir un Jury exceptionnel grâce à la participation de Jean-Claude Filloux, Paul Durning, Jacques Ardoino et Vincent de Gaulejac¹⁵. Il ne me semble pas inutile d'insister sur l'importance qu'a eue pour moi la soutenance. Il est vrai que c'est un rituel. Mais cela peut être vécu comme un acte qui a un sens et une valeur pour le thésard. Il représente la possibilité de discuter et d'analyser le travail avec des interlocuteurs de choix. Il fut pour moi une expérience de grande richesse qui, de plus, a servi de pont

au travail postérieur de recherche. Il constitue, à mon avis, une étape fondamentale de la thèse.

Monique LANDESMANN

Enseignant-chercheur
Université Nationale Autonome du Mexique
(UNAM)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERTAUX, D. *Les récits de vie*. Paris : Nathan, 1997.
BOURDIEU, P. *La misère du monde*. Paris : Seuil, 1993.
DUBAR, C. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin, 1991.
GEERTZ, C. Thinking as a moral act. *Antioch Review*, 28, 1968.
KAUFMANN, J.-C. *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan, 1996. ("128").

15 Qu'ils reçoivent ici le témoignage de ma reconnaissance.

